

galerie laurent godin

08.02.22 - 26.03.22

MICHEL DECTOR

Imagine que le brouillard soit un nombre

Texte de Jean-Marc Huitorel

«Quand tu mets un drap debout et que tu y places un 1, il se passe quelque chose.» MD

Il se passe quelque chose, en effet. Mais quoi ? Comment se fait-il qu'un motif aussi banal que le chiffre 1, que les nombres qui le suivent, chiffres et nombres dont de surcroît usèrent quelques artistes considérables (Jasper Johns, Mario Merz, Roman Opalka...), posés sur des toiles libres qui, elles aussi, ont leur histoire (de l'art) ; comment se fait-il que des constituants aussi convenus puissent produire des pièces à ce point singulières, puissantes et pour tout dire, quoique paradoxalement, aussi émouvantes ? C'est à cette question que les quelques lignes qui suivent voudraient tenter de répondre, au moins pour la gouverne de celui qui la formule.

Précisons d'emblée qu'écrire « toiles libres » est très insuffisant, qu'il convient d'ajouter que ces toiles libres, en fait, sont des draps, des draps qui viennent de l'armoire plus que du lit, du moins dans le moment qui précède leur usage par l'artiste, les pliures en témoignent. Contrairement à la toile de lin achetée au mètre et en rouleau, les draps surgissent d'une histoire et, pour nous qui en parlons, font l'objet d'un récit. Les draps blancs ne sont jamais vraiment blancs, fussent-ils régulièrement et soigneusement lavés à la cendre ou au savon. Les draps qui sont la matière et le support des œuvres de Michel Dector sont le plus souvent des draps pour lits doubles. Leurs dimensions, sans être standards, oscillent entre 340-240 cm de long sur 230-160 cm de large. Cette ombre légère et

Sans titre (B.P), 2021

peinture aérosol sur drap brodé
283 x 200 cm
Unique



jaunâtre, centrée sur le milieu, bien sûr, évoque les corps, l'empreinte des corps (et l'on songe immédiatement, trop vite, au linceul sinon au suaire de Turin), Michel Dector l'appelle le « gras » (comme on dit d'un crayon qu'il est gras). En effet, l'histoire que recèlent les draps, avant que ceux-ci ne deviennent toile et support de peinture, et bien au-delà des expériences particulières, c'est l'histoire ancestrale des humains, du corps des humains qui s'y sont allongés, reposés, qui y ont dormi, souffert, rêvé, qui y ont fait l'amour et des enfants, enfin qui y sont morts. On y trouve parfois quelques coutures, des initiales brodées, les marques vernaculaires d'un objet concret. Le tissu étant propre, à tout le moins parfaitement lavé, il ne s'agit pas seulement là de cette mémoire anecdotique et circonstanciée des corps ; c'est cela et quelque chose d'autre, de plus ample, le secret des plis au fin fond des années de rangement, c'est le miel du temps. Sur cette ombre comme vue du ciel, Michel Dector intervient de deux manières et en deux étapes. Tout d'abord, il va relever la toile, la verticaliser, elle dont la fonction et le destin gisent à l'horizontale : du lit au mur. Ce n'est qu'une fois levés que les draps marqués en leur centre, précisément sur cette zone que la pénombre révèle mieux encore, que va intervenir ce qu'on pourrait appeler la tentation de la peinture (une hésitation tant d'un certain point de vue le subtil nuage pourrait suffire). C'est là que, de biais, très délicatement, à distance, l'artiste va lâcher sa bombe ; une couleur très volatile qui, imperceptiblement, va faire tableau : une apposition flottante sur un support flottant. Fiat lux. Il faudrait ici, à ce stade du regard, pouvoir résister à une autre tentation qui est celle de la perception anthropomorphique. C'est bien à une vibration de vie qu'on a affaire et non à un quelconque visage. Point de Véronique, point d'image acheiropoïète : un seuil de peinture.

Toutefois c'est par un autre signe qu'on a rapidement identifié l'œuvre de celui qui, avec Michel Dupuy, forma si longtemps le duo que l'on sait et

qui, désormais, opère en son seul nom. La forme par laquelle on a repéré le travail de Michel Dector, c'est ce 1 agrandi au format des draps, de ceux qui apparaissent indemnes de toute auréole ombreuse, blancs comme la page, vierges comme la toile. Ce sont, pour une part, des draps de dessus. Tout est parti de là, de ce chiffre 1 apposé au feutre large sur un format raisin et soclé sur toute la base, comme une sculpture, comme Giacometti, ce 1 qui, reporté sur le drap/ toile, excède même la taille d'un homme dont il évoque la verticalité, l'image profilée de l'homo erectus. Double élévation, celle de la toile sur le mur, celle du 1 sur la toile. La forme noire sur le fond blanc : radical, sans fioritures. Définitif ? Voire ! Car du 1, du chiffre initial, découlent d'infinies combinaisons : toutes celles du 1 avec un autre 1 (et qui ne font pas deux, mais parfois oui), celles des autres chiffres à lignes droites, le 4 et le 7 dont Dector affirme que ce sont des frangins, des chiffres secs qui font de cette arithmétique une véritable géométrie à même d'occuper symétriquement la surface (surface qui, rappelons-le, est un drap, un concentré de sensibilité). Et comme on n'est pas dogmatique, l'oblique est permise qui évoque Saint Sébastien autant que l'homme aux sagaies de la grotte de Cougnac. Qu'on ne s'y trompe pas, toute cette littéralité, on peut à son propos hasarder l'oxymore de naïveté consciente, ne saurait exister sans inscription dans la grande histoire de la peinture et quand bien même l'artiste se défie de la certitude d'être peintre, mais plutôt, et en cela il garde trace de Dector & Dupuy, un transporteur de signes polysémiques susceptibles de faire peinture. Nous dirons plus complètement un jour la cascade des conséquences formelles de ce premier chiffre qui va en enfanter d'autres, à commencer par le 2, les relier entre eux au moyen de traits souples, plus organiques, les disposer en opérations, les confronter aux corrections proposées par une appli de iPhone ; les auréoler, eux surgis des précautions du masking tape, de cette poussière de couleurs issues de la bombe où naîtront des hippocampes. Rennes, le 1er janvier 2022.

Sans titre

peinture aérosol sur drap
260 x 186 cm
Unique

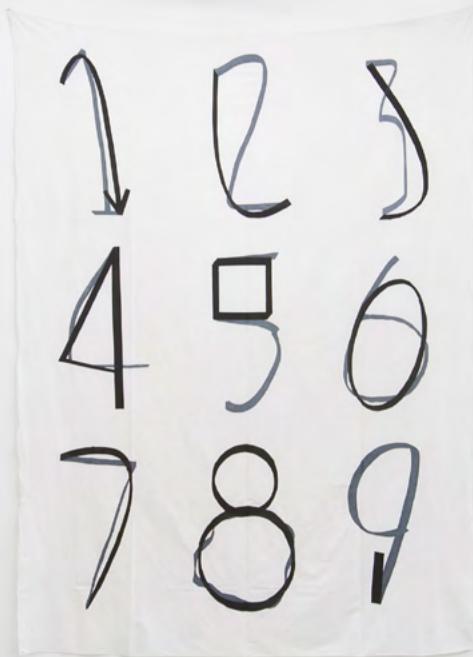






Sans titre

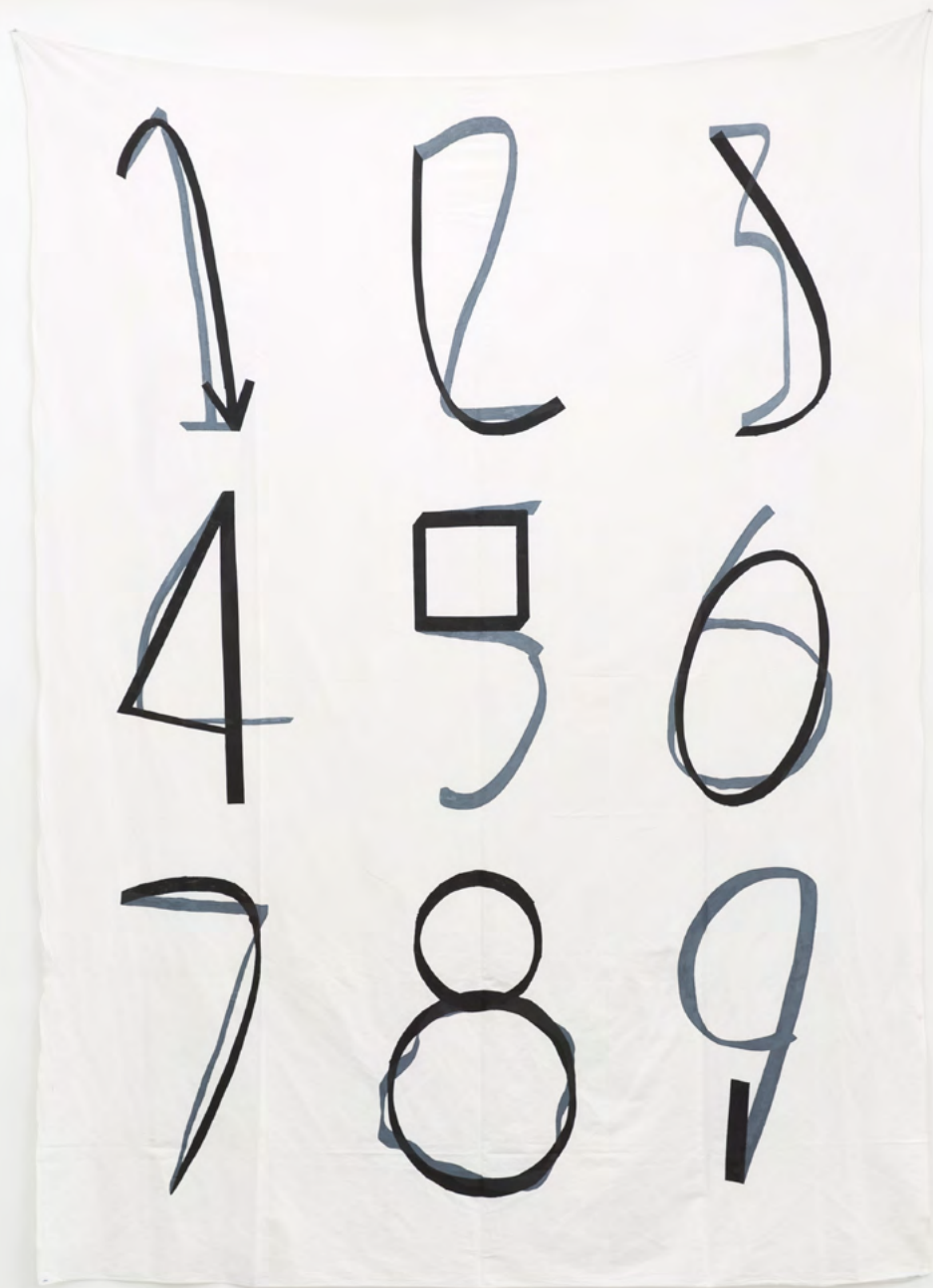
peinture aérosol sur drap
282 x 225 cm
Unique





Sans titre

peinture aérosol sur drap
305 x 200 cm
Unique



Sans titre, 2021

peinture aérosol et acrylique sur drap
320 x 222 cm
Unique

Text by Jean-Marc Huitorel

«When you put a sheet up and put a 1 on it, something happens.»

MD

Something happens, indeed. But what is it ? How is it that a pattern as trivial as the number 1, as the numbers that follow it, numbers and figures that some considerable artists (Jasper Johns, Mario Merz, Roman Opalka...) used, placed on free canvases that also have their history (of art); how is it that such conventional constituents can produce pieces that are so singular, powerful and, trully, although paradoxically, so moving? It is to this question that the few lines that follow would like to try to answer, at least for the guidance of the one who formulates it.

Let us specify at once that to write «free canvases» is very insufficient, that we should add that these free canvases, in fact, are sheets, sheets which come from the closet more than from the bed, at least in the moment which precedes their use by the artist, the folds testify it. Unlike linen bought by the meter and on a roll, the sheets emerge from a history and, for us who speak of them, are the object of a narrative. White sheets are never really white, even if they are regularly and carefully washed with ash or soap. The sheets that are the material and the support of Michel Dector's works are most often sheets for double beds. Their dimensions, without being standard, oscillate between 340-240 cm long and 230-160 cm wide. This light and yellowish shadow, centered on the middle, of course, evokes the bodies, the print of the bodies (and one thinks immediately, too quickly, of the shroud if not the shroud of Turin), Michel Dector calls it the «grease» (as one says of a pencil that it is grease). Indeed, the history that the sheets conceal, before they became canvas and support of painting, and well beyond the particular experiences, it is the ancestral history of the human beings, of the body of the human beings who lay down, rested,

slept, suffered, dreamed, made love and children there, finally who died there. Sometimes there are some seams, embroidered initials, vernacular marks of a concrete object. The fabric being clean, at least perfectly washed, it is not only a question of this anecdotal and circumstantial memory of the bodies; it is that and something else, of wider, the secret of the folds at the bottom of the years of arrangement, it is the honey of time.

On this shadow as seen from the sky, Michel Dector intervenes in two ways and in two stages. First of all, he is going to raise the canvas, to verticalize it, it whose function and destiny lie in the horizontal: from the bed to the wall. It is only once raised that the sheets marked in their center, precisely on this zone that the half-light reveals even better, that will intervene what one could call the temptation of painting (a hesitation so much from a certain point of view the subtle cloud could be enough). It is there that, from an angle, very delicately, at a distance, the artist will drop his bomb; a very volatile color which, imperceptibly, will make a painting: a floating apposition on a floating support. Fiat lux. It would be necessary here, at this stage of the glance, to be able to resist another temptation which is that of the anthropomorphic perception. It is indeed to a vibration of life that one deals and not with any face. No Veronique, no acheiropoietic image: a threshold of painting.

However, it is by another sign that we quickly identified the work of the one who, with Michel Dupuy, formed for so long the duo that we know and who, from now on, operates in his only name. The form by which one has spotted the work of Michel Dector, it is this 1 enlarged to the size of the sheets, of those which appear untouched by any shadowy halo, white as the page, virgin as the canvas. They are, for a part, top

sheets. Everything started from there, from this number 1 affixed with a large felt-tip pen on a grape format and plastered on the whole base, like a sculpture, like Giacometti, this 1 which, transferred on the sheet/canvas, exceeds even the size of a man whose verticality it evokes, the profiled image of homo erectus. Double elevation, that of the cloth on the wall, that of the 1 on the cloth. The black form on the white background: radical, without embellishment. Definitive? Possibly! Because from the 1, from the initial number, infinite combinations follow: all those of the 1 with another 1 (and which do not make two, but sometimes yes), those of the other numbers with straight lines, the 4 and the 7 of which Dector affirms that they are brothers, dry numbers which make of this arithmetic a true geometry able to occupy symmetrically the surface (surface which, let us recall it, is a sheet, a concentrate of sensibility). And as we are not dogmatic, the oblique is allowed which evokes Saint Sebastian as much as the man with the assegais of the cave of Cougnac. Let us not be mistaken, all this literalism, we can hazard the oxymoron of conscious naivety, would not know how to exist without inscription in the great history of painting and even if the artist defies the certainty of being a painter, but rather, and in that he keeps trace of Dector & Dupuy, a carrier of polysemous signs susceptible of making painting. We will say more completely one day the cascade of the formal consequences of this first number which will give birth to others, to start with the 2, to link them between them by means of flexible, more organic lines, to arrange them in operations, to confront them with the corrections proposed by an iPhone application; to halo them, they emerged from the precautions of the masking tape, of this dust of colors resulting from the bomb where will be born seahorses. Rennes, January 1st 2022.

Sans titre, 2021

peinture aérosol sur drap
270 x 200 cm
Unique





Sans titre, 2020

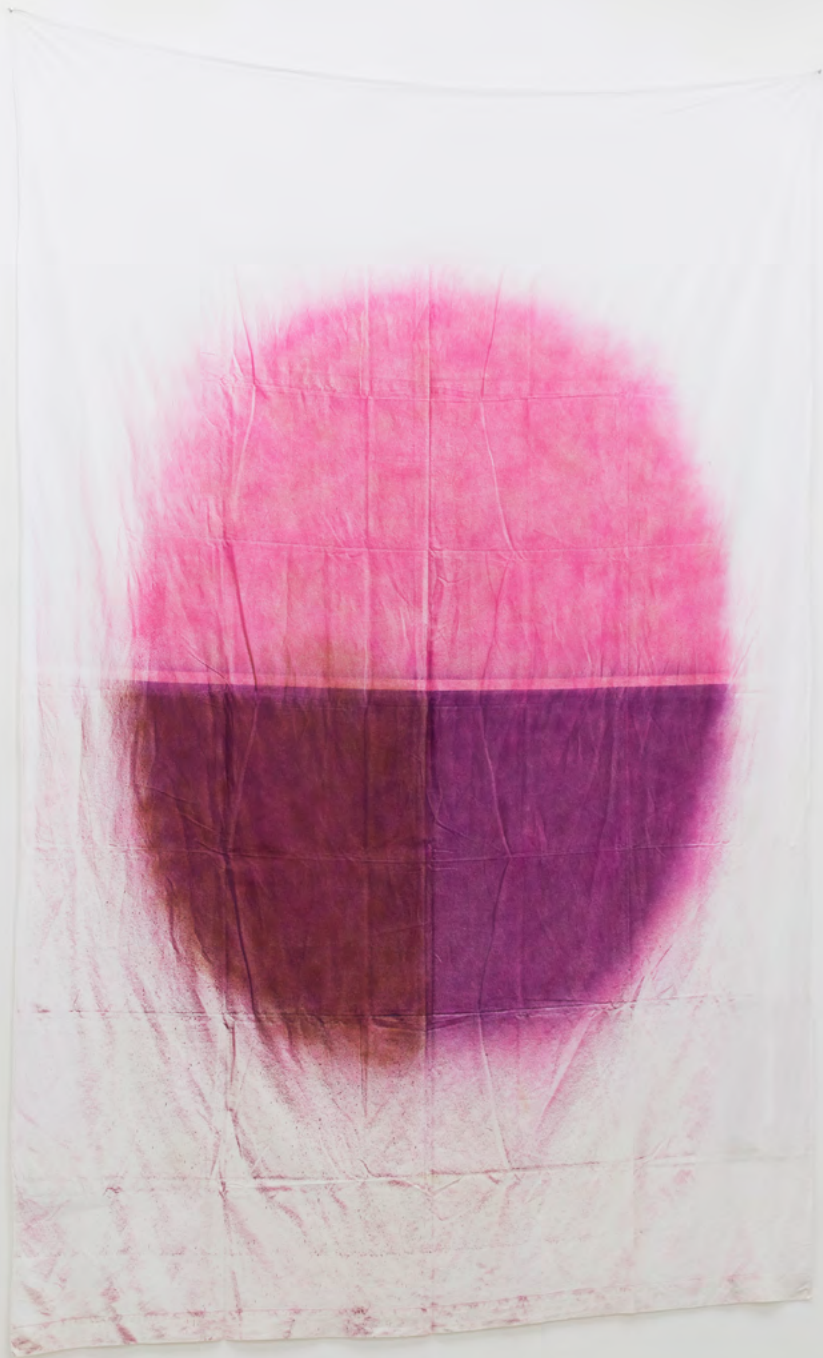
peinture aérosol sur drap
278 x 185 cm
Unique





Sans titre

peinture aérosol sur drap
270 x 215 cm
Unique



Sans titre

peinture aérosol sur drap
280 x 200 cm
Unique





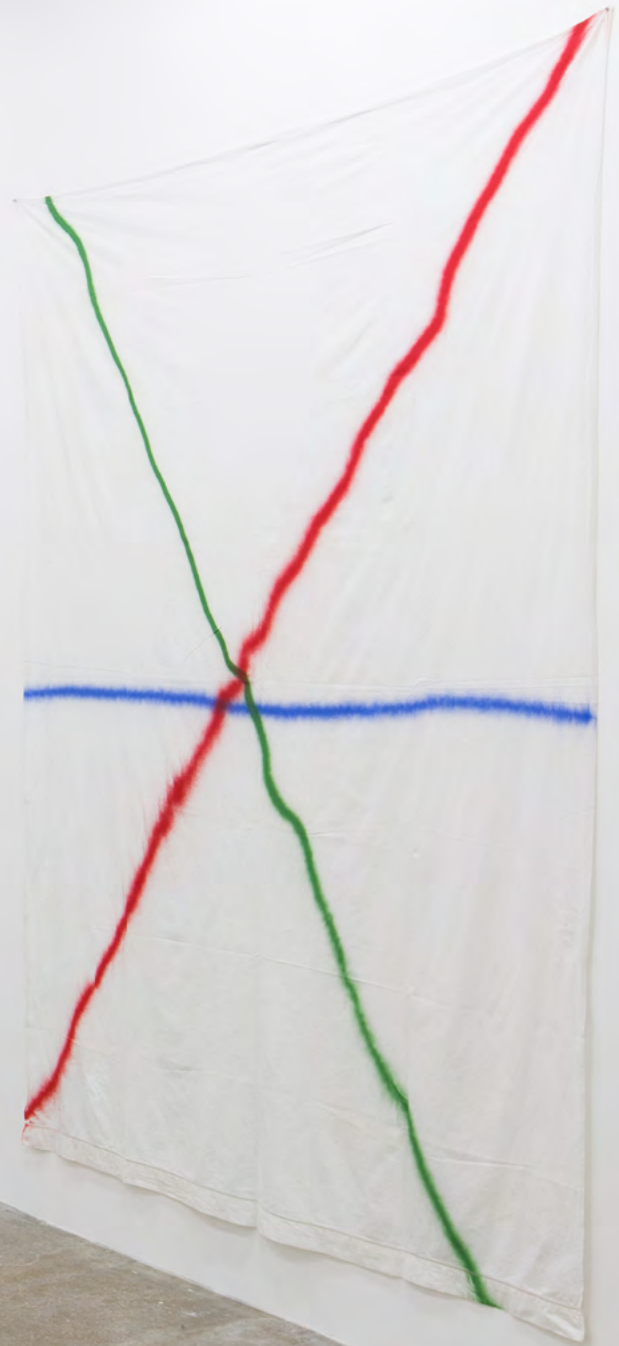
Sans titre, 2020

Peinture aérosol sur drap
275 x 176 cm
Unique



Sans titre, 2021

peinture aérosol sur drap
300 x 206 cm
Unique





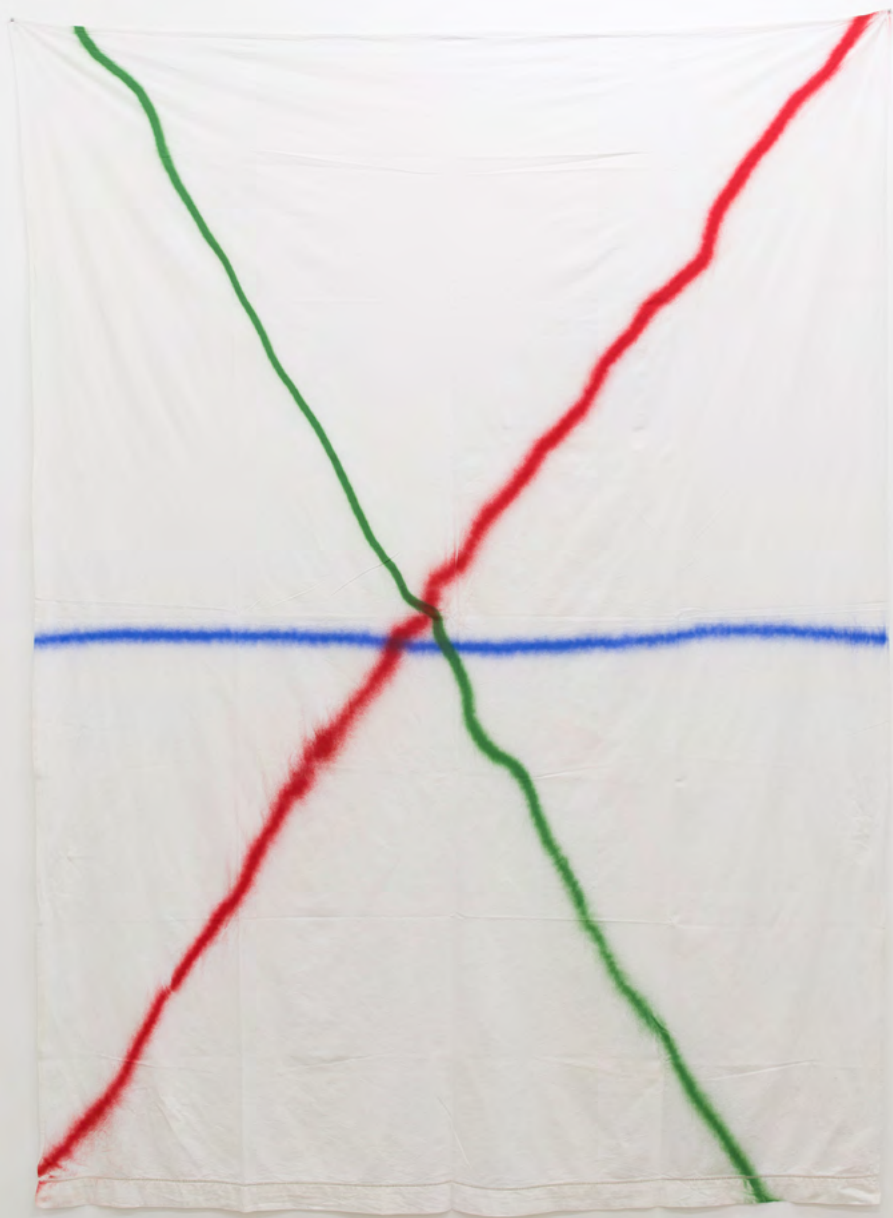
Sans titre

peinture aérosol sur drap
211 x 312 cm
Unique



Sans titre

peinture aérosol sur drap
314 x 206 cm
Unique



Sans titre, 2019-2020

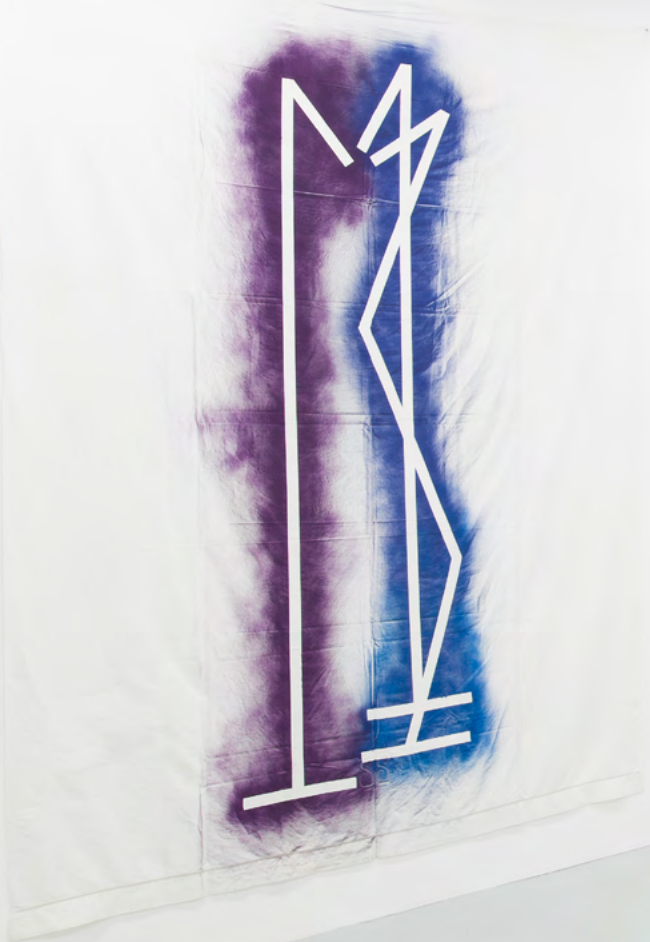
peinture aérosol sur drap
276 x 198 cm
Unique





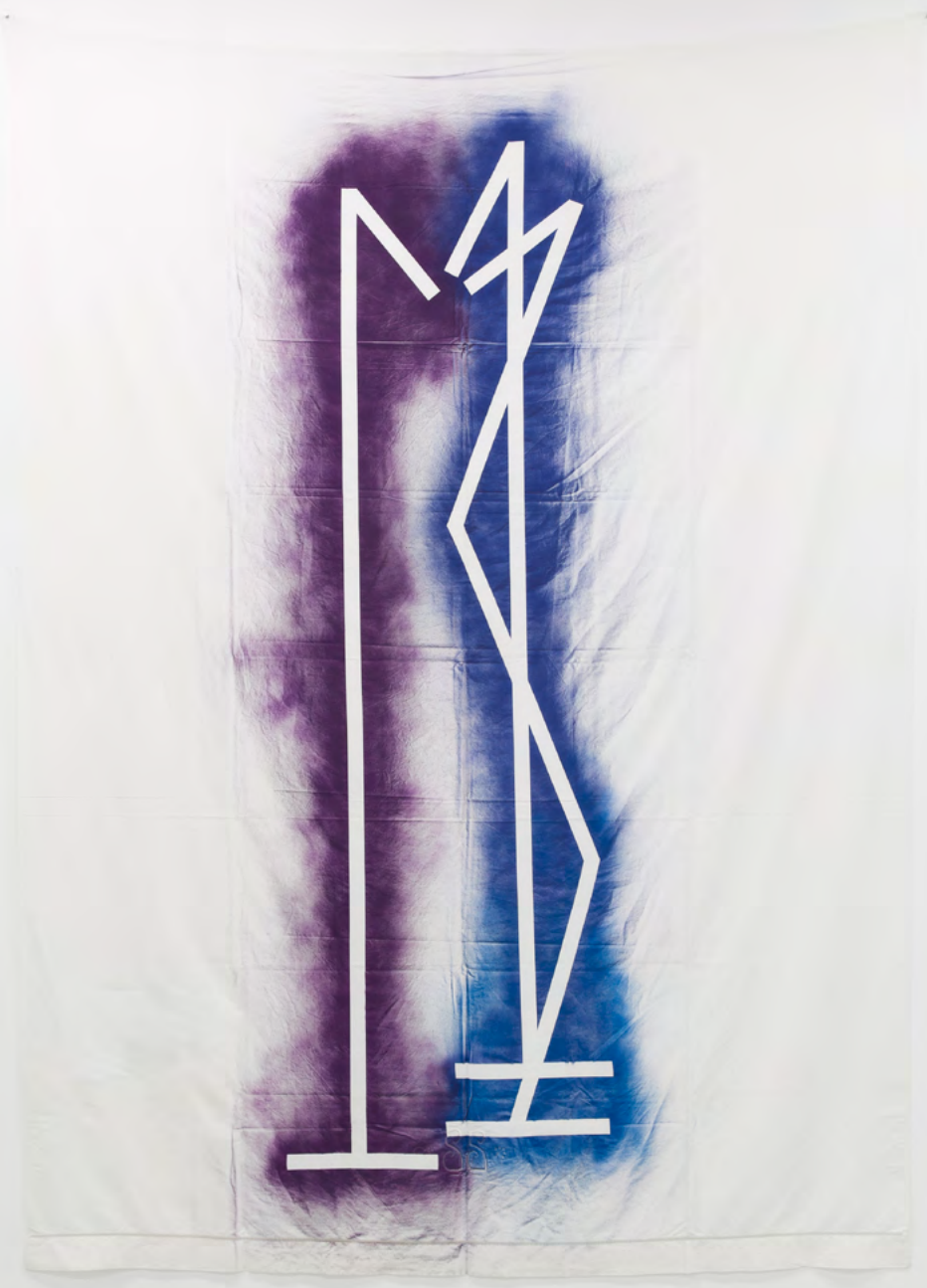
Sans titre (PB), 2020

peinture aérosol sur drap brodé
300 x 220 cm
Unique



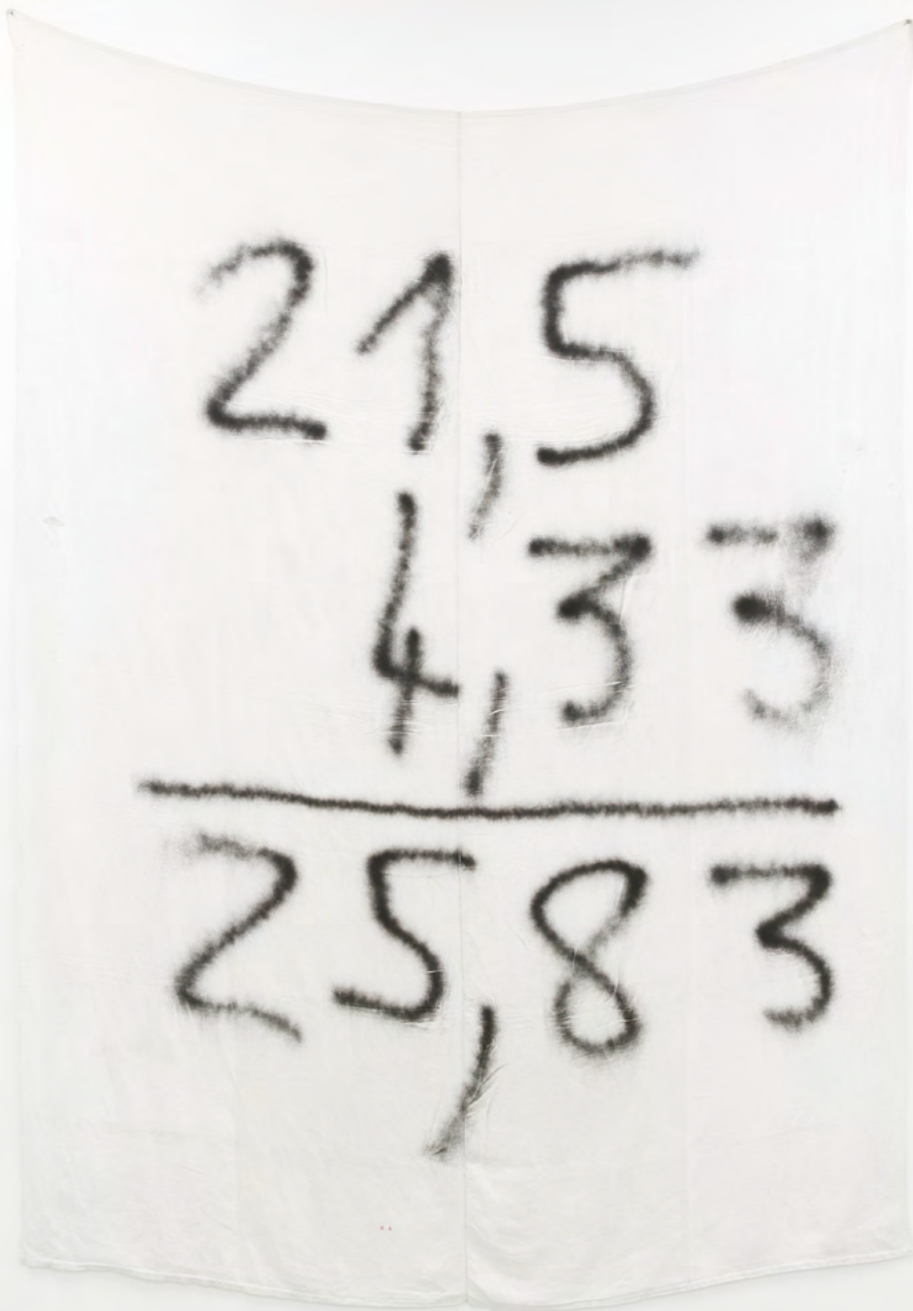
21,5
4,33

25,83



Sans titre, 2020

peinture aérosol sur drap
294 x 212 cm
Unique



Sans titre

peinture aérosol au drap
282 x 214 cm
Unique

Découvrez la vidéo de l'exposition :
Discover the video of the exhibition :

<https://vimeo.com/676583234>

Michel Dector

Imagine que le brouillard soit un nombre

08.02.22 - 26.03.22

Galerie Laurent Godin, Paris



MICHEL DECTOR

Michel Dector est né en 1951, il vit et travaille à Savennières. Il a arpenté pendant de nombreuses années les espaces urbains pour en dévoiler les tumultes dans le duo dector & dupuy. Il s'engage à partir de 2014 dans une pratique en solo, plus sédentaire et plus contemplative en privilégiant une approche picturale.

Michel Dector was born in 1951, he lives and works in Savennières. He has surveyed for many years the urban spaces to reveal the tumult in the duo dector & dupuy. From 2014, he engages in a solo practice, more sedentary and more contemplative by privileging a pictorial approach.

Galerie Laurent Godin
36 bis rue Eugène Oudiné
75013 Paris

0142711066
info@laurentgodin.com
www.laurentgodin.com